



Les Carnets du LARHRA

ISSN : 2648-1782

Publisher : Laboratoire de recherche historique Rhône-Alpes

1 | 2023

Numéro spécial "Les 20 ans du LARHRA"

 <https://publications-prairial.fr/larhra/index.php?id=586>

Electronic reference

« Numéro spécial "Les 20 ans du LARHRA" », *Les Carnets du LARHRA* [Online],
Online since 05 décembre 2023, connection on 08 février 2025. URL :
<https://publications-prairial.fr/larhra/index.php?id=586>



ISSUE CONTENTS

Conférences inaugurales

Roger Chartier

DIRE VRAI. HISTOIRE, LITTÉRATURE, MÉMOIRE

Mikhail Velizhev

L'HISTORIEN COMME TRADUCTEUR : MÉDIATION INTELLECTUELLE ET TRANSFERTS MÉTHODOLOGIQUES

20 ans de labo en quelques mots

A

Christine Chadier, Veronique Grandjean, Mathilde Girard, Sandrine Mounoussamy, Laurent Porret and Claire Veyrunes

ACCOMPAGNEMENT À LA RECHERCHE

Pascale Barthélémy

AFRIQUE, GENRE ET COLONISATION

Grégory Dufaud

ARCHIVES CRIMÉENNES

C

Joëlle Rochas

CABINETS DE CURIOSITÉS ET CABINETS D'HISTOIRE NATURELLE, ANCÊTRES DES MUSÉUMS

Elisa Andretta and Monica Martinat

« CLASSIQUES » ? RÉCIT D'UNE EXPÉRIENCE

Pierre-Jean Souriac

COEXISTENCE RELIGIEUSE

Christine Chadier

COLLECTIONS (FONDS DOCUMENTAIRES)

Sylvène Edouard

CORPS

D

Sandra Brée and Guy Brunet

DÉMOGRAPHIE HISTORIQUE AU LARHRA

E

Henri Chamoux

ENREGISTREMENTS SONORES ANCIENS AU LARHRA

Anne Dalmasso and Stéphane Frioux

ENVIRONNEMENT

Leonardo Ariel Carrió Cataldi and Axelle Chassagnette

ESPACE

Stéphane Gal

EXPÉRIMENTATION ET TERRAIN

Stéphane Frioux and Anne Marie Granet-Abisset

EXPERTISE

F

Grégory Dufaud

[NON] FINANCEMENT DE LA RECHERCHE SUR PROJETS

G

Damien Delille

GENRE ET VISUALITÉ

H

Boris Noguès

HISTOIRE DE L'ÉDUCATION (AU LARHRA)

I

Francesco Beretta, Julien Caranton and Vincent Alamercery

INFRASTRUCTURE NUMÉRIQUE DE RECHERCHE EN SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

Michelle Zancarini-Fournel

INTERSECTIONNALITÉ

L

Monica Martinat

LIVRES / DOCUMENTATION / BIBLIOTHÈQUES

M

Natacha Coquery and Guillaume Garner

MARCHÉS - COMMERCE

Laurent Baridon and Sophie Raux

MATIÈRE MATÉRIALITÉ

Stéphane Gal

MONTAGNE(s)

O

Frédéric Abécassis, Philippe Bourmaud, Sylvia Chiffolleau, Antonin Plarier and
Oissila Saaïdia

ORIENTS

Jean-Luc Pinol

ORIGINES DU LARHRA

P

Yann Sambuis

POLITIQUE (HISTOIRE)

Philippe Bordes

PORTRAIT

R

Marie-Laure Archambault-Küch, Maxence Demeule, Antoine Ropion and Bastien
Tourenc

RÉGULATION

Yves Krumenacker

RELIGIONS ET CROYANCES

S

Olivier Faure, Stéphane Frioux and Anne Marie Granet-Abisset
SANTÉ

Maurice Grenet

SAVOIRS, INCERTITUDES, IGNORANCE

Vincent Porhel

SOURCES ORALES

Michelle Zancarini-Fournel

SUBALTERNES ET HISTOIRE SOCIALE

T

Christine Chadier

TEI : TEXT ENCODING INITIATIVE

Manuela Martini

TRAVAIL

V

Igor Moullier

VILLES

Bruno Benoit
VIOLENCES

Conférences inaugurales

DIRE VRAI. HISTOIRE, LITTÉRATURE, MÉMOIRE

Telling the Truth. History, Literature, Memory

Roger Chartier

TEXT

- 1 En 1987, dans son livre *Les Assassins de la mémoire*, Pierre Vidal-Naquet écrivait : « L'historien écrit, et cette écriture n'est ni neutre ni transparente. Elle se modèle sur les formes littéraires, voire sur les figures de rhétorique. [...] Reste que si le discours historique ne se rattachait pas, par autant d'intermédiaires qu'on le voudra, à ce que l'on appellera, faute de mieux, le réel, nous serions toujours dans le discours, mais ce discours cesserait d'être historique »¹. En 1987, affirmer la capacité de l'histoire d'énoncer la vérité de ce qui fut était pour Pierre Vidal-Naquet, qui avait été professeur à l'Université de Lyon entre 1962 et 1964, une absolue nécessité pour démasquer et dénoncer les falsifications d'un autre universitaire lyonnais, hélas, cet « Eichmann de papier », comme indique le sous-titre du livre, inspirateur des négationnistes qui déniaient l'existence des chambres à gaz des camps de concentration allemands, et partant la réalité même du génocide perpétré par les nazis.
- 2 En 1987, Pierre Vidal-Naquet avait une autre inquiétude, épistémologique celle-là. Dans une lettre adressée à Luce Giard et publiée cette même année dans un ouvrage collectif consacré à Michel de Certeau, il posait la question : « Nous le savons désormais, l'historien écrit, il produit le lieu et le temps, mais il est lui-même dans un lieu et dans un temps. [...] Bref, Certeau nous fait sentir que l'histoire est un manque perpétuel, et il a évidemment raison. Mais ne reste-t-il pas indispensable de se raccrocher à cette vieillerie, 'le réel', ce qui s'est authentiquement passé », comme disait Ranke, au siècle dernier »². La cible ici était la proposition affirmée avec force par Hayden White selon laquelle l'emploi par l'écriture de l'histoire des figures rhétoriques et des structures narratives qui sont aussi celles des récits de fiction oblige à considérer l'histoire comme une « *fiction-making operation* » qui établit des vérités qui ne sont pas différentes de celles produites par les œuvres d'imagination³. C'est contre cette identification entre vérité de la fiction et vérité de

l'histoire que Pierre Vidal-Naquet rappelait que la tâche propre de l'historien est de « s'acharner à établir des faits, des faits vérifiables et pourtant déniés » (comme dans le cas de la Shoah ou de la torture pendant la guerre d'Algérie)⁴.

- 3 Aujourd'hui, la mise en question, ou péril, du régime de vérité des énoncés historiques provient d'abord de la tension entre la vérité considérée comme un propriété interne du discours et la vérité entendue comme la connaissance d'une réalité qui lui est extérieure. Dans sa leçon inaugurale du Collège de France, Foucault désigne la « volonté de vérité » comme l'une des trois « procédures d'exclusion » destinées à limiter la prolifération des discours⁵. Elle est la plus fondamentale puisque c'est elle qui justifie les deux autres, tant la censure des discours interdits que le rejet de la parole des fous. La volonté de vérité est donc une « prodigieuse machinerie destinée à exclure »⁶ : « appuyée sur un support et une distribution institutionnelle, elle tend à exercer sur les autres discours une sorte de pression et comme un pouvoir de contrainte ». Cette contrainte s'est imposée à la littérature qui « a dû chercher appui depuis des siècles sur le naturel, le vraisemblable, sur la sincérité », elle s'est imposée à la science, qui se proclame le « discours vrai », mais également aux pratiques économiques ou au système pénal « comme si la parole même de la loi ne pouvait plus être autorisée, dans notre société que par un discours de vérité »⁷. Ainsi définie, la vérité est bien une propriété du discours, qui n'implique aucunement une relation de connaissance entre l'énoncé et la réalité de ce qui est ou de ce qui fut. Michel Foucault constate : « Tout se passe comme si la volonté de vérité avait sa propre histoire, qui n'est pas celle des vérités contraignantes »⁸.

- 4 « Vérités contraignantes » : avec cette expression, Foucault introduit une vérité qui n'est plus volonté de vérité mais une vérité scientifique produite par « un ensemble à la fois cohérent et transformable de modèles théoriques et d'instruments conceptuels »⁹. Dans la tradition de l'épistémologie historique, identifier l'historicité des concepts et des instruments qui produisent les savoirs sur le monde naturel ou la créature humaine n'est pas récuser leur capacité à produire une connaissance rationnelle de leurs objets. C'est là le sens de la distinction entre « idéologie scientifique » et « science » proposée par Georges Canguilhem dans son dernier livre, *Idéologie et*

*rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*¹⁰. Les fausses sciences, à savoir, « les formations discursives à prétention de théorie, les représentations plus ou moins cohérentes des relations entre phénomènes, les axes relativement durables des commentaires de l'expérience vécue, bref ces pseudo-savoirs dont l'irréalité surgit par le fait et du seul fait qu'une science s'institue essentiellement dans leur critique »¹¹, appartiennent, en langage foucaldien, à l'histoire de la volonté de vérité. Les idéologies scientifiques elles aussi sont des « non-sciences » qui prétendent dire le vrai : « une idéologie scientifique trouve une fin, quand le lieu qu'elle occupait dans l'encyclopédie du savoir se trouve investi par une discipline qui fait la preuve, opérativement, de la validité de ses normes de scientificité. À ce moment un certain domaine de non-science se trouve déterminé par exclusion »¹². La science n'en est pas pour autant la connaissance de l'Être éternel : « la véridicité ou le dire-vrai de la science ne consiste pas dans la reproduction fidèle de quelque vérité inscrite de toujours dans les choses ou dans l'intellect. Le vrai c'est le dit du dire scientifique. À quoi le reconnaître ? À ceci qu'il n'est jamais dit premièrement. Une science est un discours normé par son processus de rectification critique »¹³.

- 5 C'est une même perspective qui caractérise les « *science studies* » dont le relativisme méthodologique (qui inspire, par exemple, le privilège donné aux études de controverse) ne doit pas être compris comme un scepticisme épistémologique. La distinction est affirmée avec force aussi bien par David Bloor¹⁴ que par Simon Schaffer et Steven Shapin¹⁵. Proposer une radicale historicisation des instruments, des pratiques et des concepts de la philosophie naturelle ou de la science moderne n'est pas ignorer la possible relation de connaissance établie avec les réalités naturelles.
- 6 Il en va de même pour l'histoire. Dans notre présent, l'interrogation essentielle porte sur la compatibilité, ou mieux, l'indissociabilité entre l'appartenance de l'écriture historique, quelle qu'elle soit, à la classe des récits et sa capacité à produire une connaissance soumise aux opérations spécifiques et aux critères de preuve de la discipline. En ce sens, la force critique de l'histoire ne se limite pas à démasquer les falsifications et les impostures, comme elle le fait depuis l'Humanisme. Elle peut et doit soumettre les constructions explicatives des réalités passées aux catégories de validation qui

permettent de distinguer entre les interprétations recevables et celles qui ne le sont pas, sans pour autant récuser la possible pluralité des interprétations scientifiquement acceptables.

- 7 Ces questions quant au statut épistémologique propre de l'histoire ont acquis une importance particulière dans notre temps, menacé par les fortes séductions des histoires imaginaires destinées à justifier identités et idéologies. Dans ce contexte, une réflexion sur les conditions qui permettent de considérer les discours historiques comme des représentations et des explications adéquates du passé qui fut et n'est plus est devenue une tâche essentielle. Elle est possible si l'histoire fraie son chemin entre relativisme sceptique et positivisme ingénu, comme le suggère Carlo Ginzburg : « Les sources ne sont ni des fenêtres ouvertes, comme le croient les positivistes, ni des murs qui obstruent la vue, comme le soutiennent les sceptiques : en fait, c'est à des vitres déformantes qu'il faut les comparer. L'analyse des distorsions spécifiques à chaque source implique déjà un élément constructif. Mais la construction n'est pas incompatible avec la preuve ; la projection du désir, sans laquelle nul ne s'adonnerait à la recherche, n'est pas incompatible avec les démentis infligés par le principe de réalité. La connaissance est possible, même dans le domaine de l'histoire »¹⁶.
- 8 La connaissance historique est possible. Certes, mais elle est aujourd'hui fortement menacée par le déplacement de l'accréditation des discours, affirmations ou informations, dans le monde numérique. À l'examen critique des énoncés, soumis aux critères de la preuve, s'est substituée la confiance souvent aveugle dans le support partagé de l'énonciation : à savoir, le réseau social, quel qu'il soit (Facebook, WhatsApp, Twitter devenu X, TikTok, etc.). Liée aux transformations des pratiques de lecture, accélérées, impatientes, fragmentées, ce déplacement, qui substitue la crédulité à la critique, a permis et permet la prolifération des falsifications manipulatrices, l'imposition des « vérités alternatives », les réécritures trompeuses du passé et la circulation des théories les plus absurdes. Le péril est grand pour la connaissance vraie, qui depuis la cité grecque, comme l'a montré Jean-Pierre Vernant, est la condition même de la délibération et de la décision démocratiques¹⁷.

- 9 Pour éviter un tel péril, un préalable est reconnaître et montrer que l'histoire n'est pas seulement récit mais aussi savoir. Pour Michel de Certeau l'opération historiographique produit des énoncés « scientifiques », si l'on définit « scientifique » comme « la possibilité d'établir un ensemble de *règles* permettant de “contrôler” des *opérations* proportionnées à la *production* d'objets déterminés »¹⁸. Ce sont ces opérations et ces règles propres qui permettent de rejeter la suspicion de relativisme, ou de scepticisme, née du constat de la mobilisation par l'écriture de l'histoire des tropes rhétoriques et des formules narratives qu'elle partage avec les récits de fiction.
- 10 Entre la connaissance et la fable, entre la vérité « scientifique » et les inventions de l'imaginaire, la distinction semble solidement établie... Et pourtant...D'une part, comme l'indique Hayden White à propos des romanciers sud-américains contemporains, peut-on dire que « leurs œuvres ne nous enseignent rien à propos de l'histoire réelle parce qu'elles sont des fictions ? [...] Leurs romans sont-ils moins vrais parce qu'ils sont fictionnels ? »¹⁹. D'autre part, jamais les historiens ont eu le monopole de la représentation du passé – et moins encore peut-être en notre temps. Les récits de la littérature et les réminiscences de la mémoire leur furent et sont de rudes concurrences.
- 11 Les vérités historiques des fictions peuvent s'énoncer comme une série de paradoxes. Aux XVI^e et XVII^e siècle, en Angleterre et en Espagne, sur les scènes des théâtres, c'est dans les distorsions des réalités factuelles que les dramaturges rendent visible la vérité du passé. Soit, à titre d'exemple, les pièces historiques de Shakespeare. Lorsqu'en 1623 John Heminge et Henry Condell (qui avaient été, comme Shakespeare lui-même, comédiens et propriétaires dans la compagnie du roi, celle des « King's Men ») rassemblèrent pour la première fois dans un majestueux in-folio trente-six pièces du dramaturge, ils décidèrent de les distribuer entre trois genres : *comedies*, *histories* et *tragedies*. Si la première et la troisième catégorie demeuraient fidèle aux genres de la poétique aristotélicienne, la seconde, celle des « *histories* », rassemblait dix œuvres qui, en suivant l'ordre chronologique des règnes, déployait l'histoire d'Angleterre depuis le Roi Jean jusqu'à Henry VIII, ce qui excluait d'autres « histoires », celles des héros romains ou des princes danois ou écossais, placées dans la catégorie des « tragédies ». Les

éditeurs transformèrent ainsi en une histoire théâtrale et continue de la monarchie et de la nation anglaises, indissociablement liées, des pièces qui avaient été écrites et représentées dans un ordre qui n'était pas celui des règnes. Ils en firent une narration dramatique organisée selon une chronologie qui était aussi celle des chroniqueurs, Edward Hall, John Stow, Richard Grafton et surtout Raphael Holinshed, qui avaient fourni à Shakespeare la matière historique de ses « histoires ». Cependant, l'histoire que les pièces portent sur la scène n'est pas celle des chroniques. Elle est une histoire ouverte aux anachronismes, une histoire régie par des chronologies proprement théâtrales, différentes de celle des événements tels qu'ils se succédèrent. Avant la publication du Folio, les « *histories* » (ou du moins certaines d'entre elles, en particulier *Henry IV* et *Henry V*) comptent parmi les pièces les plus souvent représentées et imprimées. Il est donc sûr qu'elles façonnèrent pour leurs spectateurs et leurs lecteurs des représentations et des expériences du passé national beaucoup plus fortes que les récits des chroniques.

- 12 Le temps des « *histories* » dramatiques n'est pas, ou pas seulement, celui des événements, des décisions et des défaites, des désirs et des conflits. Il est aussi le temps de la Fortune qui fait inévitablement succéder la chute au triomphe, la misère à la gloire. Les destins infortunés du duc de Buckingham, du cardinal Wolsey et de la reine Catherine dans *Henry VIII* montrent, par trois fois, les illusions de ceux et celles qui ont cru pouvoir soumettre l'histoire à leurs volontés. Ils sont les victimes du mouvement inexorable de la roue qui les hisse au sommet des honneurs avant de les précipiter dans un malheur que, finalement, ils acceptent dans la paix et le pardon.
- 13 Il est encore un autre temps dans les « histoires » : celui des desseins de Dieu. Les hommes ne doivent ni ne peuvent le déchiffrer, sauf lorsqu'ils sont envahis par une parole qui n'est pas la leur et dont ils ne sont que les porteurs. C'est le cas des prophètes inspirés qui annoncent le désastre, comme l'évêque de Carlisle dans *Richard II* ou bien l'âge d'or, comme Thomas Cranmer dans *Henry VIII*. En dehors ces moments inouïs, la signification de ce qui advient demeure opaque pour les mortels, même s'ils sont rois. La force des « *histories* » shakespeariennes provient sans doute de leur capacité à montrer l'impossibilité d'assigner un sens sûr, unique, aux

événements. Les pièces historiques proposent ainsi des « *histories* » à l'imagination ou à la mémoire des spectateurs des représentations ambiguës, contradictoires, incertaines du passé.

- 14 Au XIX^e siècle, la vérité paradoxale de la fiction se déplace. Elle s'écrit dans les descriptions romanesques du monde social. Lorsque le genre s'empare à son tour du passé. Il le fait dans un nouvel ordre du discours caractérisé par l'invention de la « littérature » telle que nous l'entendons aujourd'hui. À partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, dans les dictionnaires, le mot s'est éloigné de la signification qui, au siècle précédent, l'identifiait à l'érudition. La nouvelle définition se fonde sur trois notions fondamentales : l'individualisation de l'écriture, l'originalité des œuvres, la propriété littéraire. Leur association rencontre une forme achevée à la fin du XVIII^e siècle, au temps du « sacre de l'écrivain », pour reprendre la formule de Paul Bénichou²⁰. Ce « sacre » se traduit par la conservation et la fétichisation des manuscrits autographes, devenus garants de l'authenticité des écrits de l'écrivain²¹, le désir de rencontrer les auteurs ou de correspondre avec eux, le pèlerinage sur les lieux où ils ont vécu, l'érection de statues et de monuments qui exposent leur gloire²². Au XIX^e siècle, cet ensemble de gestes culmine dans un fait majeur : la construction de la figure de l'écrivain national qui exprime l'âme même de son peuple²³.
- 15 Une fois la littérature bien établie dans sa définition moderne, la vérité revendiquée par l'écriture littéraire est celle d'un savoir véritable sur la société tout entière, telle qu'elle fut et telle qu'elle est. Puisque cette vérité est ignorée par les historiens du temps, fascinés par les grands événements et les grands personnages, la tâche première du roman consiste à prendre en charge la connaissance vraie du monde social, celui du passé comme celui du présent. Comme l'indique Manzoni, dissimulé derrière un interlocuteur imaginaire, dans son livre *Del romanzo storico* paru en 1845²⁴ et cité par Carlo Ginzburg, le romancier doit « mettre devant mes yeux, sous une forme nouvelle et spéciale, une histoire plus riche, plus variée, plus accomplie que celle qui se trouve dans les œuvres auxquelles on donne ce nom plus communément et comme par antonomase. L'histoire que nous attendons de vous n'est pas un récit chronologique de simples faits politiques et militaires, avec, à l'occasion, quelque événement extraordinaire d'une autre sorte, mais

une représentation plus générale de l'état de l'humanité en un temps et un lieu, naturellement, plus circonscrits que ceux où se situent d'ordinaire les travaux d'histoire, au sens le plus habituel du terme »²⁵. L'objet du roman, continue Manzoni en pensant à son propre livre, *I Promessi sposi*, *Les Fiancés*, paru vingt ans auparavant, en 1827, est de faire connaître « les coutumes, les opinions, soit générales, soit particulières à telle ou telle classe de personnes : les effets privés des événements publics, que l'on appelle plus précisément historiques, et des lois, ou des volontés des puissants, de toutes les manières dont elles se manifestent ; en somme, tout ce qu'il y a eu de plus caractéristiques, dans toutes les conditions de la vie, et dans les relations des uns avec les autres, une société donnée à un moment donné : voilà ce que vous vous êtes proposé de faire connaître »²⁶.

- 16 Dans cette perspective, le romancier est le véritable historien qui désigne les différentes temporalités qui traversent une même société. C'est ce que montre avec une particulière acuité Balzac dans les *Illusions perdues*. Il présente son roman dans la dernière phrase du premier paragraphe du livre comme une « grande petite histoire »²⁷. Petite histoire, parce qu'elle débute dans un petit atelier d'imprimerie d'une petite ville de province : « À l'époque où commence cette histoire, la presse de Stanhope et les rouleaux à distribuer l'encre ne fonctionnaient pas encore dans les petites imprimeries de province. Malgré la spécialité qui la met en rapport avec la typographie parisienne, Angoulême se servait toujours des presses en bois, auxquelles la langue est redevable du mot faire gémir la presse, maintenant sans application ». Une « petite histoire », donc, mais en vérité une « grande histoire » parce que le contraste entre les presses en bois de l'atelier angoumoisien et les presses mécaniques de ceux de la capitale est le signe ou la matrice des espérances de tous ceux qui quittent la province attardée, dépréciée, pour la capitale où se déploient et se perdent les illusions. Durant les années de la Restauration, le calendrier est le même à Paris et à Angoulême, mais le roman montre que les deux villes ne vivent pas dans le même temps : ce qui est devenu « sans application » dans la capitale est encore le présent de la province.
- 17 Lorsque l'histoire des historiens abandonna sa fascination pour les faits politiques et les grands personnages pour s'attacher à l'étude des

sociétés, c'est dans le paroxysme du singulier que s'énonce la vérité de la fiction. Écrire les vies uniques d'individus particuliers devint un genre favori. Borges nomme l'un de ses précurseurs dans *Bibliothèque personnelle* : « Vers 1935 j'ai écrit un livre candide qui s'appelait *Histoire universelle de l'infamie*. Une de ses nombreuses sources, point encore signalée par la critique, fut ce livre de Schwob ». Borges fait ici référence ici aux *Vies imaginaires* de Marcel Schwob. Pour écrire ces vies, dit Borges, Schwob « inventa une curieuse méthode. Les protagonistes sont réels ; les faits peuvent être fictionnels et souvent fantastiques. La saveur particulière de ce livre réside dans ce va-et-vient »²⁸.

- 18 Borges inclut ainsi dans la bibliothèque de ses livres préférés, les *Vies imaginaires* publiées par Marcel Schwob dans *Le Journal* entre 1894 et 1896, avant leur réunion en un seul volume en 1896²⁹. La « méthode curieuse » de Schwob consiste à séparer radicalement les destins particuliers des destinées collectives, à privilégier les « brisures singulières et inimitables » des existences, à libérer l'écriture biographique de la vérité historique³⁰. Pour lui, l'art, qu'il soit littérature ou peinture, se définit en opposition à l'histoire : « La science historique nous laisse dans l'incertitude sur les individus. Elle ne nous révèle que les points par où ils furent attachés aux actions générales », tandis que « l'art est à l'opposé des idées générales, ne décrit que l'individuel, ne désire que l'unique. Il ne classe pas ; il décline ». L'art du biographe, tout comme celui du peintre japonais Hosukaï, consiste « à accomplir la miraculeuse transformation de la ressemblance en diversité », « à rendre individuel ce qu'il y a de plus général ». La recherche des « bizarreries » ou des « anomalies » propres à chaque individu ne suppose aucunement la soumission à la réalité : le biographe « n'a pas à se préoccuper d'être vrai ; il doit créer dans un chaos de traits humains [...]. Au milieu de cette grossière réunion le biographe trie de quoi composer une forme qui ne ressemble à aucune autre. Il n'est pas utile qu'elle soit pareil à celle qui fut créée jadis par un dieu supérieur, pourvu qu'elle soit unique, comme toute autre création ». Le genre apparemment le plus historique, la biographie, doit donc s'écarter de l'histoire pour s'approcher d'une vérité plus profonde, plus essentielle : « raconter avec le même souci les existences uniques des hommes, qu'ils aient été divins, médiocres, ou criminels ». Ainsi, l'idéal de la biographie, ou

de la littérature tout entière, consiste à « différencier infiniment ». Ainsi, la vérité n'est pas bridée par le principe de réalité ; elle surgit avec plus de force de la fable elle-même.

- 19 Suivant le chemin ainsi ouvert, la littérature au XX^e siècle s'empara de ce que l'histoire des populations et des économies, des sociétés et des mentalités, ignorait ou occultait, à savoir les vies uniques, obscures, fragiles. Dans les romans, cette attention s'attache aux histoires infimes, comme le font les huit chapitres du livre de Pierre Michon, *Vies minuscules*, paru en 1984.³¹ Mais les existences anonymes et les destins ignorés n'habitent pas seulement l'imagination des romanciers. Elles peuvent se rencontrer également dans les archives elles-mêmes, en particulier, celles de la police et des cours de justice. Souvent traitées statistiquement par les historiens des délits et des peines, ces documents peuvent être lus autrement puisqu'ils conservent des traces, brèves et mystérieuses, de vies singulières.
- 20 Ce sont de tels éclats de vies que Foucault désirait réunir dans une « anthologie d'existences » qu'il présenta en 1977 dans un essai conçu comme une introduction générale à une collection (jamais publiée) de documents des XVII^e et XVIII^e siècles. Il l'intitula « La vie des hommes infâmes », infâmes parce que sans « *fama* », sans réputation, sans gloire : « Des vies de quelques lignes ou de quelques pages, des malheurs et des aventures sans nombre, ramassées en une poignée de mots. Vies brèves, rencontrées au hasard des livres et des documents. [...] Des vies singulières, devenues, par je ne sais quels hasards, d'étranges poèmes, voilà ce que j'ai voulu rassembler en une sorte d'herbier »³². Inversant le procédé de Schwob, c'est dans des existences réelles, racontées en quelques mots dans des rapports de police, des registres d'internement, des placets adressés au roi ou des lettres de cachet, que Foucault situe « un certain effet mêlé de beauté et d'effroi » qui saisit celui qui les découvre : « J'ai voulu qu'il s'agisse toujours d'existences réelles ; qu'on puisse leur donner un lieu et une date ; que derrière ces noms qui ne disent plus rien, derrière ces mots rapides et qui peuvent bien la plupart du temps avoir été faux, mensongers, injustes, outranciers, il y ait eu des hommes qui ont vécu et qui sont morts, des souffrances, des méchancetés, des jalousies, des vociférations. J'ai donc banni tout ce qui pouvait être imagination ou littérature »³³.

- 21 Dans ces vies connues seulement par les traits brefs et énigmatiques retenus par les institutions, Foucault rencontrait des existences perdues, à jamais oubliées sans ce moment où elles se heurtèrent au pouvoir ou tentèrent de l'utiliser : « J'ai voulu en somme rassembler quelques rudiments pour une légende des hommes obscurs, à partir des discours que dans le malheur ou la rage ils échangent avec le pouvoir »³⁴. Cette volonté d'approcher au plus près la vérité des destins singuliers à partir, non pas de la fable mais d'un « rapport à la réalité », affronte une situation extrême puisque « l'existence de ces hommes et de ces femmes se ramène exactement à ce qui en a été dit ; de ce qu'ils ont été ou de ce qu'ils ont fait rien ne subsiste ; sauf en quelques phrases »³⁵. Relevant le défi, Foucault refuse la littérature qui fait de la fiction le lieu même des vérités les plus intenses sur la réalité. Dans son projet, les termes s'inversent : « Cette pure existence verbale qui fait de ces malheureux ou de ces scélérats des êtres quasi fictifs, ils la doivent à leur disparition presque exhaustive et à cette chance ou malchance qui a fait survivre, au hasard des documents retrouvés, quelques rares mots qui parlent d'eux ou qu'ils ont eux-mêmes prononcés »³⁶. Dans la « légende des hommes obscurs » se produit ainsi « une certaine équivoque du fictif et du réel »³⁷.
- 22 Entre la vérité de la fiction et la poésie du réel, les historiens doivent-ils choisir ? Ils peuvent reconnaître avec Carlo Ginzburg, que multiples sont « les formes que la fiction peut prendre pour se mettre au service du réel »³⁸. Il ne s'agit pas d'affirmer que fiction et histoire produisent une même vérité, mais d'identifier à quelles conditions un texte littéraire, dans son écriture ou sa lecture, produisent la connaissance des réalités du passé. Dans *Le fil et les traces*, Ginzburg analyse trois dispositifs narratifs qui assurent une telle connaissance. Le premier est celui de l'« *estrangement* », identifié par les formalistes russes comme « le procédé littéraire qui transforme quelque chose de familier – un objet, un comportement, une institution – en quelque chose d'étrange, d'insensé, de ridicule »³⁹. Est ainsi proposée une « docte ignorance » qui récuse la perception aveugle des évidences, l'acceptation automatique des coutumes, la soumission à l'ordre des choses. Les figures de l'illettré savant, du sage sauvage, du paysan astucieux, ou bien les animaux des fables incarnèrent dans les écrits et les images ces modes paradoxaux du dévoilement des vérités

occultées et ignorées. Un second procédé, propre à la lecture, consiste à remonter de la fiction au document, de la vérité esthétique, qui suppose la suspension de l'incrédulité, à la vérité critique « qui rattache à un passé invisible (grâce à une série d'opérations opportunes) des signes tracés sur du papier ou sur des parchemins ; des pièces de monnaie, des fragments de statues abîmées par le temps, etc. »⁴⁰. Il s'agit donc d'inverser la démarche du *New Historicism* et de découvrir dans les fables des vérités historiques et ainsi « de construire la vérité sur des fables, l'histoire vraie sur l'histoire fictive »⁴¹. Un troisième procédé inscrit la vérité historique dans la fiction romanesque : l'emploi du discours direct libre qui introduit dans le récit à la troisième personne, suspendu pour un temps, les pensées secrètes, intimes, muettes de l'un des protagonistes. Ginzburg observe : « Un tel procédé semble interdit aux historiens, parce que, par définition, le discours direct libre ne laisse pas de traces documentaires. Nous nous trouvons dans une zone située au-delà ou en-deçà de la connaissance historique et qui lui reste inaccessible ». Il ajoute, toutefois, que « les procédés narratifs sont comme des champs magnétiques : ils provoquent des questions, et attirent de possibles documents. En ce sens un procédé comme le discours direct libre, né pour répondre sur le terrain de la fiction, à une série de questions posées par l'histoire, peut être considéré comme un défi indirect lancé aux historiens »⁴². Sous certaines conditions, « il se pourrait qu'un jour ces derniers le relèvent » - et certaines tentatives, comme la reconstruction des rêves de la femme Wang dans le livre de Jonathan Spence⁴³, l'ont déjà fait.

- 23 Vérité historique de la fiction, donc, sans que pour autant soit effacée la différence existante entre l'art du romancier et le métier de l'historien. Ce métier est-il compatible avec le parti affirmé par Foucault dans son herbier de vies singulières ? : « Ce n'est point un livre d'histoire. Le choix qu'on y trouvera n'a pas eu de règle plus importante que mon goût, mon plaisir, une émotion, le rire, la surprise, un certain effroi ou quelque autre sentiment »⁴⁴. Il ajoute, avec une pointe d'amertume : « ce livre ne fera donc pas l'affaire des historiens, moins encore que les autres »⁴⁵. La beauté de ces « étranges poèmes » que sont les existences d'archive est-elle vraiment interdite aux historiens ? Dans un livre ouvert par une

citation de Marcel Schwob (« La science historique nous laisse dans l'incertitude sur les individus ») et inscrit dans la référence à « La vie des hommes infâmes », Arlette Farge lie sensibilité et connaissance, émotion et compréhension. Son livre, *Vies oubliées*, fondé sur des « lambeaux d'archives », qui sont autant de reliquats inclassables où se lisent des existences elles-mêmes en lambeaux, affirme cette certitude dans sa dernière phrase : « Osons considérer à leur juste place, l'affect et la sensibilité comme des universels humains, permettant d'être plus proche des aspérités du réel des siècles passées et de mieux saisir dans leurs instants les plus inattendus ces mondes oubliés ; ici les pénombres du Siècle des Lumières »⁴⁶. Comme chez Schwob, l'objet est l'« unique », l'irréductiblement singulier, mais, à la différence des « vies imaginaires », celles rencontrées dans les fragments d'archives ont bien été vécues, souvent dans la détresse, quelquefois dans le bonheur. Comme chez Foucault, l'émotion naît du sentiment de la proximité avec « le mystère, la beauté et la folie de la vie »⁴⁷, mais, à la différence des « vies infâmes », le livre est bien un livre d'histoire. Il oblige à penser les contraintes partagées et les réalités communes dans lesquelles s'inscrivent les expériences les plus extravagantes, les plus inattendues, les plus insolites. De ce fait, si « les bribes de vie sont comme les minuscules détails de bien plus vastes tableaux », elles prennent sens dans les destins collectifs où elles insèrent leur singularité. L'histoire reprend ses droits puisqu'il s'agit de « rendre perceptible, émotionnellement intelligible, le jeu constant des relations entre pouvoir et sujets, acteurs sociaux et pratiques quotidiennes »⁴⁸.

- 24 Tout comme la littérature, la mémoire a affirmé que sa relation au passé était plus authentique, plus vraie que celle établie par l'écriture de l'histoire. Ce fut durablement le cas dans la tradition juive, réticente au traitement historiographique du passé et privilégiant durablement, comme l'a montré Yosef Yerushalmi, sa présence dans les rituels.⁴⁹ Ce fut le cas aussi au XIX^e siècle lorsque la mémoire romantique opposa la connaissance vive, affective, engagée du passé à la froideur inerte des récits d'historiens. Pour Ricœur, l'essentiel n'est pas dans cette rivalité pour dire le vrai du passé mais dans les différences entre le régime propre de vérité de la mémoire, individuelle ou collective, intérieure ou instituée, et celui de l'histoire.

- 25 Trois différences fondamentales opposent ces deux formes de la présence du passé que sont le travail de la mémoire et l'opération historiographique. La première est celle qui différencie le témoignage du document. Si le premier est inséparable du témoin et suppose que son dire soit tenu pour recevable, le second donne accès à « nombre d'événements réputés historiques [qui] n'ont jamais été les souvenirs de personne »⁵⁰. À l'acceptation (ou à la récusation) de la crédibilité de la parole qui témoigne est substitué l'exercice critique qui soumet au régime du vrai et du faux, du réfutable et du vérifiable, les traces du passé. Au témoignage, dont le crédit est fondé sur la confiance accordée au témoin, est opposée la nature indiciaire du document. Une seconde différence oppose l'immédiateté de la réminiscence à la construction explicative des phénomènes historiques, quelle que soit l'échelle de leur analyse et quel que soit le mode de leur intelligibilité, qui privilégie soit les déterminations méconnues par les acteurs, soit leurs raisons et stratégies explicites. De là, la troisième distinction : entre la reconnaissance du passé et la représentation du passé. À la « visée de fidélité de la mémoire » s'oppose « le projet de vérité de l'histoire »⁵¹, fondé sur l'analyse critique des documents, qui sont autant de traces de ce qui fut et n'est plus, et sur les opérations qui en produisent la compréhension.
- 26 Cette série de différences est la condition même de possibilité d'une « mémoire équitable », comme écrit Ricoeur – « équitable » parce qu'elle oblige les mémoires particulières à se confronter à une représentation du passé située dans l'ordre d'un savoir universellement acceptable : « Il est un privilège qui ne saurait être refusé à l'histoire, celui non seulement d'étendre la mémoire collective au-delà de tout souvenir effectif, mais de corriger, de critiquer, voire de démentir la mémoire d'une communauté déterminée, lorsqu'elle se replie et se referme sur ses souffrances au point de se rendre aveugle et sourde aux souffrances des autres communautés. C'est sur le chemin de la critique historique que la mémoire rencontre le sens de la justice. Que serait une mémoire heureuse qui ne serait pas aussi une mémoire équitable ? »⁵².
- 27 Pour conclure, un dernier paradoxe. Les œuvres d'imagination qui imitent les discours de savoir ne seraient-elles pas les meilleures garantes du régime de vérité propre à la connaissance fondée sur des preuves ? C'est le cas de la biographie du peintre Jusep Torres

Campalans publiée par Max Aub à Mexico en 1958⁵³. L'ouvrage met au service de la biographie toutes les techniques modernes de l'accréditation du discours historique : deux photographies qui donnent à voir les parents du peintre et celui-ci en compagnie de son ami Picasso, les articles de deux journaux français, *L'Intransigeant* et *Le Figaro illustré*, qui ont publié des déclarations de Campalans en 1912 et 1914, faites avant son départ de Paris pour le Mexique, l'édition du *Cuaderno Verde* dans lequel le peintre a noté entre 1906 et 1914 observations, aphorismes et citations, le catalogue de ses œuvres établi par un jeune critique irlandais, Henry Richard Town, qui préparait en 1942 une exposition des tableaux à Londres mais qui mourut dans un bombardement allemand, la transcription des conversations que Max Aub a eues avec Campalans quand il le rencontra à San Cristobal de Las Casas en 1955 et, finalement, les reproductions de œuvres elles-mêmes (qui furent exposées à Mexico en 1958 puis à la Bodley Gallery à New York en 1962 lors de la présentation de la traduction anglaise de l'ouvrage)⁵⁴. Le livre exhibe donc toutes les techniques et toutes institutions d'authentification du réel mentionnées par Barthes dans son essai sur l'effet de réel : photographies, reportages, expositions⁵⁵.

- 28 Et pourtant, Jusep Torres Campalans jamais n'exista. Max Aub, un socialiste espagnol exilé en France après la défaite de la République et réfugié au Mexique pour fuir les persécutions du Régime de Vichy, inventa ce peintre imaginaire dont il peignit les toiles pour se moquer des catégories les plus chères aux historiens de l'art. Ses cibles étaient l'explication des œuvres par la biographie de l'artiste, l'élucidation du sens caché des tableaux, l'arbitraire des techniques d'attribution et de datation, ou encore l'usage des notions contradictoires et pourtant toujours associées d'influence et de précurseur. Campalans, qui a subi les influences de Matisse, Picasso, Kandisky et Mondrian, a pourtant été, comme le montrent les dates de ses œuvres, le premier peintre cubiste, le premier peintre expressionniste, le premier peintre abstrait.
- 29 Aujourd'hui, le livre de Max Aub peut être lu autrement. En mobilisant les modes d'authentification du réel que partagent l'écriture historique et l'invention littéraire, il montre, à la manière de Barthes, les parentés qui les lient. Mais, il multiplie aussi les avertissements ironiques qui doivent éveiller la vigilance du lecteur. Ce n'est pas par

hasard que Max Aub rencontre Campalans lors d'un colloque célébrant les trois cents cinquante ans de l'édition de *Don Quichotte*, ou que le « Prologue indispensable » du livre se termine avec une référence au « meilleur » de tous les prologues, justement celui de *Don Quichotte*⁵⁶. Ainsi, au sein même de la supercherie littéraire, est rappelé l'écart qui sépare la connaissance vraie et la fable imaginée, la réalité qui fut et les référents illusoires. En cela, le livre de Max Aub accompagne, sur un mode parodique, les ouvrages consacrés aux falsifications historiques, toujours possibles, toujours plus subtiles, mais aussi démasquées par le travail critique⁵⁷. Il manifeste ainsi la radicale différence entre les enchantements de la fiction et les opérations propres à la connaissance historique. Mais il le fait en rappelant leur lien indissociable.

- 30 Un des épigraphes de l'ouvrage attribue à un certain Santiago de Alvarado, auteur supposé d'un livre inexistant intitulé *Nuevo mundo caduco y alegrías de la mocedad de los años de 1781 hasta 1792* la sentence suivante : « ¿Cómo puede haber verdad sin mentira ? », « Comment peut-il y avoir une vérité sans mensonge ? »⁵⁸. La formule aurait pu être le titre de cette conférence.

NOTES

1 Pierre VIDAL-NAQUET, *Les Assassins de la mémoire. Un Eichmann de papier et autres études sur le révisionnisme*, Paris, Éditions de La Découverte, 1987, p. 148-149.

2 Pierre VIDAL-NAQUET, « Lettre », in Michel de Certeau, sous la direction de Luce Giard, Paris, Cahiers pour un temps, Centre Georges Pompidou, 1987, p. 71-74 (citation p. 72).

3 Hayden WHITE, *Metahistory. The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore et Londres, The Johns Hopkins University Press, 1973, et *L'histoire s'écrit. Essais, recensions, interviews*, Textes traduits et présentés par Philippe Carrard, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2017.

4 Pierre VIDAL-NAQUET, « Lettre », *op. cit.*, p. 72.

5 Michel FOUCAULT, *L'ordre du discours. Leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970*, Paris, Gallimard, 1971, p. 16.

6 *Ibid.*, p. 22.

- 7 *Ibid.*, p. 20-21.
- 8 *Ibid.*, p. 17.
- 9 *Ibid.*, p. 74.
- 10 Georges CANGUILHEM, *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*, [1977], Deuxième édition revue et corrigée, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2009.
- 11 *Ibid.*, p. 41.
- 12 *Ibid.*, p. 47.
- 13 *Ibid.*, p. 24-25.
- 14 Interview with David Bloor par François Briatte, 2007, consultable à <http://halshs.archives-ouvertes.fr>.
- 15 Steven SHAPIN et Simon SCHAFER, *Leviathan et la pompe à air. Hobbes et Boyle entre science et politique*, [1985], Paris, Éditions de La Découverte, 1993.
- 16 Carlo GINZBURG, *Rapports de force. Histoire, rhétorique, preuve*, [2000], Paris, Gallimard / Le Seuil, Hautes Études, 2003, p. 34.
- 17 Jean-Pierre VERNANT, *Les origines de la pensée grecque*, Paris, P.U.F., 1962.
- 18 Michel DE CERTEAU, *L'Écriture de l'histoire*, [1975], Paris, Gallimard, 1984, note 5, p. 64.
- 19 Haiden WHITE, « “Figuring the nature of the times deceased”: Literature, Theory and Historical Writing » in *The Future of Literary Theory*, Edited by Ralph Cohen, Routledge, New York et Londres, 1989, p. 19-43.
- 20 Paul BÉNICHOU, *Le Sacre de l'écrivain (1750-1830). Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*, [1973], Paris, Gallimard, 1996.
- 21 Roger CHARTIER, *La main de l'auteur et l'esprit de l'imprimeur*, Paris, Gallimard, 2015, p. 45-70.
- 22 Antoine LILTI, *Figures publiques. L'invention de la célébrité (1750-1850)*, Paris, Fayard, 2014.
- 23 Anne-Marie THIESSE, *La Fabrique de l'écrivain national. Entre littérature et politique*, Paris, Gallimard, 2019.
- 24 Alessandro MANZONI, *Del romanzo storico e, in genere, de' componimenti misti di storia e d'invenzione*, [1845], texte établi par Silvia De Laude, Milano,

Centro Nazionale Studi Manzoni, Edizione Nazionale ed Europea delle Opere di Alessandro Manzoni, vol. 14, 2000.

25 Carlo GINZBURG, *Le fil et les traces. Vrai faux fictif*, [2007], Lagrasse, Verdier, 2010, p. 465.

26 *Ibid.*, p. 466.

27 Honoré DE BALZAC, *Illusions perdues*, in *Études de mœurs au XIX^e siècle. Scènes de la vie de province. Quatrième volume*, Paris, Werdet, 1837.

28 Jorge Luis BORGES, *Biblioteca personal (prólogos)*, [1985], Madrid, Alianza Editorial, 1988, p. 70 : « Marcel Schwob. *Vidas imaginarias* ».

29 Marcel SCHWOB, *Vies imaginaires*, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1896. Édition moderne : Marcel Schwob, *Vies imaginaires*, Présentation, notes, chronologie et bibliographie par Jean-Pierre Bertrand et Gérard Prunelle, Paris, GF Flammarion, 2004. Cf. Sylvain Goudemare, *Marcel Schwob ou les vies imaginaires. Biographie*, Paris, Le Cherche-Midi éditeur, 2000.

30 Toutes ces citations sont extraites de la « Préface » de Marcel Schwob dans l'édition de 2004, p. 53-60.

31 Pierre MICHON, *Vies minuscules*, Paris, Gallimard, 1984.

32 Michel FOUCAULT, « La vie des hommes infâmes », [1977], in *Foucault Dits et écrits*, III 1976-1979, Edition établie sous la direction de Daniel Defert et François Ewald, Paris, Gallimard, 1994, p. 237-253, citation p. 237.

33 *Ibid.*, p. 239.

34 *Ibid.*, p. 241.

35 *Ibid.*, p. 242.

36 *Idem.*

37 *Ibid.*, p. 241.

38 Carlo GINZBURG, *Le fil et les traces*, op. cit., p. 14.

39 *Ibid.*, p. 175-176. Dans une note ajoutée au livre, Martin Rueff, qui en a été le traducteur, rappelle les hésitations quant à la traduction du terme russe « *ostranenie* » : « étrangisation », « singularisation » ou « estrangement » auquel il se tient, note 2, p. 142.

40 *Ibid.*, p. 140.

41 *Idem.*

42 *Ibid.*, p. 273.

- 43 Jonathan D. SPENCE, *La Mort de la femme Wang*, [1979], Paris, Robert Laffont, 1992.
- 44 Michel FOUCAULT, « La vie des hommes infâmes », *op. cit.*, p. 237.
- 45 *Ibid.*, p. 239.
- 46 Arlette FARGE, *Vies oubliées. Au cœur du XVIII^e siècle*, Paris, La Découverte, 2019, p. 293-294.
- 47 *Ibid.*, p. 7.
- 48 *Ibid.*, p. 99-100.
- 49 Yosef YERUSHALMI, *Zakhor. Histoire juive et mémoire juive*, [1982], Paris, Éditions de La Découverte, 1984.
- 50 Paul RICŒUR, *Mémoire, histoire, oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p. 647.
- 51 *Ibid.*, p. 646.
- 52 *Ibid.*, p. 650.
- 53 Max AUB, *Jusep Torres Campalans*, [1958], réédition, Barcelone, Ediciones Destino, 1999. Le livre a été « adapté de l'espagnol » par Alice et Pierre Gascar, Paris, Gallimard, 1961. Sur la réception française de cette « adaptation », cf. Gérard MALGAT, « Jusep Torres Campalans de Max Aub : sur les traces d'un peintre disparu », *Exils et migrations ibériques au XX^e siècle*, n° 6, 1999, p. 299-319.
- 54 Max AUB, *Jusep Torres Campalans*, Traduit de l'espagnol par Herbert Weinstock, Garden City, N.Y., Doubleday, 1962. Dans l'édition était insérée le catalogue de l'exposition : *Catalogue Jusep Torres Campalans. The First New York Exhibition. Bodley Gallery, 223 East Sixtieth Street*. Voir aussi le catalogue de l'exposition *Jusep Torres Campalans. Ingenio de la vanguardia española*, Madrid, Museo Nacional Centro de Arte de la Reina Sofia, 13 juin-23 août 2003.
- 55 Roland BARTHES, « L'effet de réel », [1968], in BARTHES, *Le Bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Éditions du Seuil, 1984, p. 179-187.
- 56 Max AUB, *Jusep Torres Campalans*, *op. cit.*, 1999, p. 22.
- 57 Anthony GRAFTON, *Faussaires et critiques. Curiosité et duplicité chez les érudits occidentaux*, 1990] Paris, Les Belles Lettres 1993 ; Julio Caro BAROJA, *Las falsificaciones de la historia (en relación con la de España)*, Barcelone, Seix Barral, 1992 ; Carlo GIZBURG, « Préface » à Lorenzo VALLA, *La Donation*

de Constantin, Texte traduit et commenté par Jean-Baptiste Giard, Paris, Les Belles Lettres, 1993, p. IX-XXI (repris dans GINZBURG, *Rapports de force*, op. cit., p. 57-70).

58 Max AUB, Jusep Torres Campalans, op. cit., 1999, p. 13.

ABSTRACTS

Français

Cette conférence est consacrée aux relations entre histoire et fiction. La distinction se veut bien nette entre les opérations propres à la connaissance historique, productrice d'un savoir scientifique, soumis au critère de la preuve, et les inventions de l'imaginaire. La capacité de l'histoire à démasquer les falsifications est ainsi solidement fondée, de même qu'est dissipée la suspicion de relativisme ou de scepticisme nourrie par la mobilisation dans l'écriture historique des tropes rhétoriques et des formules narratives qui sont aussi ceux des récits de fiction. La conférence examine les raisons qui lancent un défi à ces certitudes fondamentales et que l'histoire doit relever : ainsi, dans le monde numérique, le déplacement du critère de vérité de l'examen critique des énoncés à la confiance aveugle dans le support de leur circulation ; ainsi, dans une plus longue durée, la force des représentations du passé proposées par la littérature. Sont ainsi analysées les vérités historiques de la fiction portées, aux XVI^e et XVII^e siècles par les œuvres de théâtre, par exemple les "histoires" shakespeariennes, par le roman au XIX^e siècle, quand, avec Manzoni ou Balzac, il revendique un savoir véritable sur la société, ou encore par les récits d'existences singulières dans la littérature du XX^e siècle. Il ne s'agit pas d'affirmer que fiction et histoire produisent une même vérité, mais d'identifier à quelles conditions un texte littéraire produit la connaissance des réalités passées ou présentes. La conférence indique ensuite les différences fondamentales qui distinguent le savoir historique et la relation vive et affective avec le passé que produit la mémoire. Ces différences sont la condition même de la possibilité d'une mémoire équitable, comme écrit Paul Ricœur. L'analyse s'achève sur un dernier paradoxe, en considérant que certaines œuvres d'imagination, qui imitent le discours historique, sont peut-être, *a contrario*, les meilleures garantes de la vérité sphérique de la connaissance historique. En effet, comment peut-il y avoir une vérité sans mensonge ?

English

This lecture is devoted to the relationship between history and fiction. A clear distinction is drawn between the operations specific to historical knowledge, which produces scientific knowledge subject to the criterion of proof, and the inventions of the imaginary. The ability of history to unmask falsifications is thus firmly established, and the suspicion of relativism or

skepticism fed by the mobilization in historical writing of rhetorical tropes and narrative formulas that are also those of fictional narratives is dispelled. The conference examines the reasons that challenge these fundamental certainties, and that history must take up: for example, in the digital world, the shift in the criterion of truth from critical examination of statements to blind trust in the medium of their circulation; and, in the longer term, the strength of representations of the past offered by literature. We analyze the historical truths of fiction, as expressed in 16th and 17th century theatrical works such as Shakespearean "histories"; in the 19th century novels such as Manzoni's and Balzac's claims to true knowledge of society; and in 20th century literature, in the narratives of singular existences. The point is not to assert that fiction and history produce the same truth, but to identify the conditions under which a literary text produces knowledge of past or present realities. The lecture goes on to identify the fundamental differences between historical knowledge and memory's vivid, affective relationship with the past. These differences are the very condition of the possibility of a fair memory, as Paul Ricoeur writes. The analysis concludes with a final paradox, considering that certain works of imagination, which imitate historical discourse, are perhaps, *a contrario*, the best guarantors of the spherical truth of historical knowledge. Indeed, how can there be truth without lies?

INDEX

Mots-clés

vérité, histoire, littérature, mémoire, théâtre, roman, biographie

Keywords

truth, history, literature, memory, theater, novel, biography

AUTHOR

Roger Chartier

IDREF : <https://www.idref.fr/02678095X>

ORCID : <http://orcid.org/0000-0002-6008-9241>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000122757029>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/11896247>

L'HISTORIEN COMME TRADUCTEUR : MÉDIATION INTELLECTUELLE ET TRANSFERTS MÉTHODOLOGIQUES

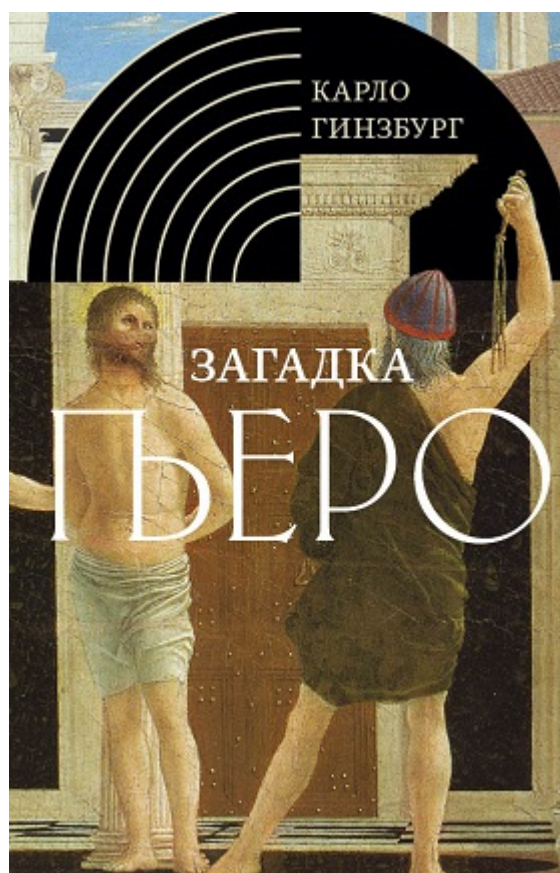
The Historian as Translator: Intellectual Mediation and Methodological Transfers

Mikhail Velizhev

AUTHOR'S NOTES

Ce texte est issu d'une conférence donnée à l'occasion des 20 ans du LARHRA le 5 septembre 2023.

TEXT



Couverture de la traduction de Carlo Ginzburg, *Indagini su Plero della Francesca*

- 1 Il n'est pas trop difficile de décrire le travail d'un traducteur professionnel qui est aussi un historien professionnel. En voici un exemple. L'un des meilleurs traducteurs russes du français, Mark

Grinberg, est décédé le 14 juillet 2023. Il a fait connaître Yves Bonnefoy et Louis-René des Forêts aux lecteurs russes. Il a aussi traduit d'autres auteurs connus comme Philippe Jaccottet, Paul Celan ou Jean Starobinsky. Vera Milchina, autre traductrice célèbre du français vers le russe, raconte dans sa notice nécrologique une anecdote révélatrice¹. Le livre *Histoires de peintures* du fameux historien de l'art Daniel Arasse, a été traduit par Grinberg, et doit bientôt être publié en Russie. Le livre est composé à partir de conférences radiophoniques qu'Arasse a données avant sa mort et qui ont été transcrites et publiées. Milchina écrit :

« Il semblerait qu'il s'agisse d'une chose simple – il suffit de prendre le texte français et de le traduire. Mais Grinberg ne s'est pas contenté de traduire, il a réfléchi ». Dans le livre d'Arasse on peut notamment lire que "l'une des *Annonciations* attribuées à Fra Beato Angelico avait été vue par 'son ami Machiavel'". Mais Machiavel est né une décennie et demie après la mort de Fra Angelico et n'a donc pas pu être son ami. Comme les conférences d'Arasse sont disponibles sur YouTube, Grinberg a commencé à les écouter pour comprendre ce qui s'y disait et a ainsi deviné qu'au lieu de 'son ami', Arasse prononçait 'Zanobi', avec l'accent français porté sur la dernière syllabe. Il s'agissait, bien sûr, non pas du grand penseur politique Machiavel, mais de son homonyme-artiste peu connu – Zanobi Machiavelli (ce qu'il fallait d'abord entendre, puis rechercher dans une encyclopédie pour en avoir la confirmation) ».

- 2 C'est ainsi, à mon avis, que travaille un traducteur – en véritable historien.
- 3 Je dois avouer que je ne suis pas vraiment un traducteur. En fait, je ne traduis qu'un seul auteur, l'historien italien Carlo Ginzburg. J'ai traduit son *Enquête sur Piero della Francesca (Indagini su Piero)* (dont la deuxième édition russe vient de paraître), son livre sur le procès Sofri *Le Juge et l'historien (Il giudice e lo storico)* et le livre *À distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire (Gli occhiacci di legno)* (en collaboration avec le traducteur Sergei Kozlov). J'ai tous juste fini de traduire *Les rapports de force (I rapporti di forza)*, l'année prochaine j'espère traduire *Le fil et les traces (Il filo e le tracce)*. En outre, j'ai traduit quelques articles de Giovanni Levi (en particulier, son texte « La microhistoire et la global history² »). J'ai aussi été le

rédacteur de l'édition russe du livre de Ginzburg *Mythes, emblèmes, traces ; morphologie et histoire* (Miti, emblemi, spie) et du livre de Roger Chartier *Culture écrite et société*, traduit par Irina Staf. En même temps je suis slaviste et je m'intéresse à l'histoire intellectuelle russe et européenne du XIX^e siècle et surtout à l'histoire de la pensée politique. C'est pourquoi les raisons pour lesquelles j'ai choisi de traduire les œuvres de Ginzburg ne sont pas évidentes. Je crois le faire pour trois raisons principales :

1. J'aimerais que les lecteurs russes puissent partager mon enthousiasme pour les écrits de Ginzburg. Il est toujours très intéressant de suivre l'évolution de sa pensée, d'assister à une sorte d'enquête académique qui, à certains égards, ressemble aux investigations d'un détective privé comme Sherlock Holmes.
 2. Mon désir de traduire Ginzburg découle de mon intérêt pour la méthodologie des sciences humaines.
 3. Les livres et les articles de Ginzburg sont, non seulement brillants du point de vue scientifique, mais aussi extrêmement captivants. Ils se sont aussi avérés très utiles pour mes recherches scientifiques personnelles.
- 4 Mon article sera structuré suivant ces trois perspectives. D'abord, je voudrais ouvrir une réflexion sur le message épistémologique et intellectuel que peuvent transmettre les traductions de cet auteur. Ensuite, je parlerai des influences que pourrait avoir la traduction des œuvres de Ginzburg dans le domaine des sciences humaines (plus précisément – en Russie). Et finalement, je voudrais me concentrer sur les effets de la traduction dans mon parcours intellectuel en tant qu'historien.
- 5 Pour commencer, voyons comment ont été traduits en russe les livres des plus grands auteurs italiens dans le domaine historiographique de la microhistoire. Commençons par Ginzburg. Le premier livre traduit en russe a été la monographie *Le fromage et les vers*, publiée tardivement en 2000, 24 ans après sa publication en langue originale. En 2004, la traduction du recueil d'essais *Mythes–emblèmes–traces* a été publié, puis, en 2019, la traduction de *l'Enquête sur Piero della Francesca*, en 2021, *Le juge et l'historien* et *À distance*, sans compter quelques articles dans diverses revues d'histoire. Il manque donc encore en Russie des traductions de livres importants tels que *Les batailles nocturnes* (*I benandanti*), *Le sabbat des sorcières* (*La*

storia notturna), et Néanmoins. *Machiavel, Pascal* (Nondimanco. *Machiavelli, Pascal*). Si on observe les traductions de Giovanni Levi, on doit constater qu'en Russie en ce moment il existe seulement une traduction de son étude désormais classique *Le pouvoir au village* (*L'eredità immateriale*). Seuls quelques articles de Edoardo Grendi et Simona Cerutti ont été traduits. Entre-temps, Ginzburg s'est souvent rendu en Russie avant la pandémie et la guerre, pour donner des conférences qui ont toujours attiré l'attention d'un grand nombre de personnes. Cerutti et d'autres représentants de la microhistoire sont également venus à Moscou, par exemple le spécialiste hongrois Istvan Szijarto et le microhistorien islandais Sigurdur Gylfi Magnusson. On peut conclure que, malgré un nombre relativement restreint de traductions, l'intérêt pour les études microhistoriques en Russie existe et augmente au fil du temps, même si aujourd'hui il est bien difficile de comprendre quel sera le destin des sciences humaines en Russie, car il est probable que nous sommes à la veille d'une crise profonde liée à la politique isolationniste de Poutine.

- 6 Un autre événement témoigne de la persistante vivacité de l'intérêt pour la microhistoire en Russie : l'une des plus prestigieuses maisons d'édition dans le domaine des sciences humaines, "Novoe literaturnoe obozrenie" ("Nouvel observateur littéraire"), a ouvert une nouvelle série qui s'appelle "Microhistoire" dont je suis l'un des quatre rédacteurs en chef. Le premier livre de cette série est une anthologie composée d'articles publiés dans les années 1990 dans l'almanach "Kazus" (c'est-à-dire "un cas") édité par le spécialiste russe de l'histoire médiévale européenne Yuri Bessmertnyj. Nous avons aussi publié la traduction russe du livre de Natalie Zemon Davis *Léon l'Africain. Un voyageur entre deux mondes* (*Trickster Travels*). Ensuite, à la fin de cette année nous espérons publier la traduction d'une autre étude microhistorique célèbre : *Love and Death in Renaissance Italy* de Thomas Cohen.
- 7 Pourquoi les lecteurs, surtout les lecteurs professionnels, lisent-ils les œuvres de Ginzburg ? L'intérêt pour la microhistoire en Russie fait partie d'un processus plus large de diffusion de la méthode microhistorique dans le monde. Lors d'un entretien en 2015, Ginzburg a souligné que « la microhistoire se répand dans le monde en différentes vagues : initialement, elle a été développée en Italie, en France, en Allemagne, en Grande-Bretagne et aux États-Unis ;

ensuite, la méthode a été reprise dans des pays tels que la Corée du Sud, l'Islande, la Hongrie, le Mexique »³ et, récemment, le Brésil. Ginzburg note que la popularité de la microhistoire dans les pays périphériques est due à son potentiel critique : la microhistoire est souvent utilisée comme un « outil pour renverser les hiérarchies académiques », pour démontrer qu'« un livre sur l'histoire d'un village de pêcheurs islandais peut être aussi important qu'un autre ouvrage sur la Révolution française ». Grâce à la microhistoire, il est devenu possible d'approfondir l'étude de cas ou d'événements particuliers, en évitant à la fois l'abstraction de l'histoire sociale basée sur l'approche statistique et les limites des « études de cas » qui ne parlent souvent que d'elles-mêmes. La microhistoire cherche à établir une relation claire et compréhensible entre les différents niveaux d'analyse afin de parvenir à des généralisations méthodologiquement correctes et convaincantes. Grâce à cette capacité, la microhistoire reste « un projet très prometteur » sans prétendre devenir une sorte d'orthodoxie. Comme le dit Ginzburg dans le même entretien, « l'histoire peut et doit être étudiée à partir de différents points de vue ».

- 8 Une autre valeur importante de la méthode microhistorique est soudainement et tristement devenue d'actualité dans le contexte de la terrible catastrophe qui se produit actuellement. Il y a deux ans, Ginzburg a rédigé la postface de l'édition russe de son livre *Le juge et l'historien*, dans laquelle il décrit comment la microhistoire peut servir d'arme contre la propagation des *fake news*. Là, Ginzburg s'appuie sur l'expérience d'une conférence qu'il avait donnée il y a quelques années à Moscou au « Mémorial » russe, une organisation qui s'occupait de l'histoire de la répression de masse à l'ère soviétique. Ses collègues du « Mémorial » lui avaient demandé si la méthode qu'il utilisait pour interpréter le matériel des procès inquisitoires fonctionnerait également pour l'analyse des processus politiques des années 1930. Ginzburg avait répondu par l'affirmative. Dans sa postface, il ajoute que la microhistoire repose sur une critique philologique des sources, ponctuelle et rigoureuse. L'esprit critique permet de lutter contre les *fakes news* mais aussi contre les prophéties autoréalisatrices définies par le sociologue américain Robert Merton : « La prophétie auto-réalisatrice est une définition erronée de la situation qui suscite un nouveau comportement

permettant à la conception erronée à l'origine de se réaliser comme *vrai* »⁴. Comme le dit le théorème de Thomas, qui a servi de référence à Merton : « Si les hommes définissent certaines situations comme réelles, elles sont réelles dans leurs conséquences »⁵.

- 9 Comme le disait encore Ernest Renan en 1882 lors de sa conférence *Qu'est-ce qu'une nation ?*, l'histoire est le pire ennemi du nationalisme. Il écrivait ainsi : « L'oubli, et je dirai même l'erreur historique, sont un facteur essentiel de la création d'une nation, et c'est ainsi que le progrès des études historiques est souvent pour la nationalité un danger. L'investigation historique, en effet, remet en lumière les faits de violence qui se sont passés à l'origine de toutes les formations politiques, même de celles dont les conséquences ont été le plus bienfaisantes. L'unité se fait toujours brutalement »⁶. Le même principe peut être appliqué aux régimes autoritaires. Ce n'est donc pas une coïncidence si, en décembre 2021, juste avant le début de la guerre, le tribunal a rejeté le "Mémorial" comme étant idéologiquement dangereux. Le "Mémorial", avec ses recherches historiques sur le stalinisme, empêche Poutine et ses collaborateurs de créer une fausse image des années 1930. Depuis longtemps la population russe vit exclusivement dans un monde composé de milliers de *fake news* et de prophéties autoréalisatrices, dans lesquelles les Ukrainiens ont attaqué la Russie en premier et continuent de se bombarder eux-mêmes (il est nécessaire de souligner que cela ne justifie pas les personnes qui soutiennent la guerre, mais peut nous aider à comprendre mieux ce phénomène actuel). Dans ces circonstances tragiques, la microhistoire assume une fonction politique d'une importance non négligeable.
- 10 À mon avis, il y a encore une autre raison pour laquelle le projet scientifique de la microhistoire italienne mérite une attention particulière. Ginzburg, Levi, Gribaudi et les autres spécialistes soulignent l'importance du concept de « preuve » pour la recherche historique. Il ne s'agit pas seulement du « paradigme indiciaire » de Ginzburg. Pratiquement chaque livre de la série "Microstorie" ("Microhistoires" au pluriel) de la maison d'édition Einaudi publié dans les années 1980 contenait une réflexion sur les arguments, ou les « preuves », valables et ceux plutôt infondés. À la lumière de cette stratégie, le livre susmentionné de Ginzburg, *Enquête sur Piero della Francesca*, premier livre de la série "Microhistoires", est

particulièrement intéressant. Ginzburg tente de résoudre un problème technique, pour ainsi dire : comment dater les tableaux en l'absence d'informations précises sur les circonstances de leur création. L'historien renonce à dater les œuvres d'art en se fondant sur des arguments purement stylistiques et soutient que les peintures doivent être interprétées dans leur contexte historique à partir de la figure du commanditaire. Ginzburg parle d'une sorte d'incursion de l'historien dans le domaine de l'histoire de l'art qui est en fait très utile car elle permet aux chercheurs des deux disciplines d'améliorer leurs outils d'analyse. L'interprétation que Ginzburg présente dans son livre en est une autre illustration, lorsqu'il étudie le mécène de Piero della Francesca, un noble d'Arezzo, Giovanni Bacci, et son rôle dans le processus de la création de la célèbre *Flagellation du Christ* à Urbino.

- 11 Ginzburg parle non seulement de la datation des peintures de Piero, mais aussi de la méthode scientifique en tant que telle. Les étapes de son analyse s'accompagnent presque toujours d'une réflexion sur les preuves et la véracité de ses conclusions : certaines conclusions lui semblent sûres, d'autres, au contraire, restent plus hypothétiques. Il est donc important de savoir non seulement ce que l'historien dit exactement, mais aussi comment il parvient à son hypothèse. Ginzburg propose à ses collègues une sorte de métalangage méthodologique qui peut être utilisé pour critiquer les hypothèses scientifiques. L'historien peut se tromper, mais la réflexion sur la qualité de ses hypothèses rend son erreur fructueuse car elle lui permet de poser les bases épistémologiques de ses affirmations. D'ailleurs, dans la réédition de sa monographie en 1994, Ginzburg a ajouté quatre annexes. L'une d'entre elles est consacrée à son interprétation erronée de l'écharpe rouge, appelée « il becchetto », portée par l'un des personnages au premier plan de la *Flagellation du Christ*. Ginzburg l'interprétait comme un signe cardinalice, alors qu'il s'agissait en réalité d'un simple élément vestimentaire de la Renaissance. Paradoxalement, aucun de ses critiques n'a prêté attention à ce fait. C'est Ginzburg lui-même qui, dans ce livre, réfléchit aux conséquences de cette erreur sur ses conclusions finales.
- 12 En outre, en 1994, un numéro spécial de la revue *Quaderni storici* a été consacré à la discussion du problème de la preuve dans les

sciences humaines. Cinq chercheurs – Carlo Ginzburg, Giovanni Manetti, Paolo Desideri, Giuseppe Pucci et Paolo Vineis – ont discuté du développement de différents modèles d'argumentation dans divers domaines disciplinaires, de l'histoire à la jurisprudence. L'idée générale qui unit toutes ces contributions est que des preuves relativement faibles font néanmoins partie de la recherche historique. Le passé contient inévitablement des lacunes qu'il est impossible de combler à l'aide de preuves solides. C'est pourquoi il est souvent tout aussi indispensable d'émettre des conjectures, mais il est nécessaire de réfléchir à quel point elles peuvent ou non s'avérer exactes. L'histoire des sciences, d'Aristote à Arnaldo Momigliano, montre clairement qu'une telle procédure est plus qu'autorisée. Comme l'affirme Ginzburg, il ne faut pas avoir peur de faire des conjectures audacieuses, mais elles doivent être vérifiées de manière stricte, adéquate et sans compromis.

- 13 Un article publié dans le numéro spécial de *Quaderni storici* a été écrit par un chercheur d'un autre domaine disciplinaire. Il s'agit du texte intitulé « La preuve en médecine » (« La prova in medicina »⁷) de Vineis, épidémiologiste et historien des sciences. Sa contribution est particulièrement intéressante parce qu'elle concerne un champ disciplinaire différent et permet d'établir un lien entre l'histoire, la jurisprudence et la médecine. Vineis distingue les preuves « fortes » des preuves « faibles ». La preuve forte se réfère aux lois de la nature vérifiées au cours de toute une série d'expériences. Les preuves faibles sont fondées sur des conclusions non expérimentales et sont souvent utilisées dans des sciences telles que l'histoire, l'histoire de l'art, l'histoire littéraire et la médecine. Les preuves fortes sont déductives, les preuves faibles sont inductives, mais n'en deviennent pas moins scientifiques. En épidémiologie, comme en histoire, l'argument est basé sur l'observation. Vineis écrit : « L'épidémiologie, tout en reconnaissant que l'expérience clinique contrôlée joue un rôle crucial dans les circonstances où elle peut être appliquée, retrouve une partie de la tradition "herméneutique" dans la mesure où elle considère l'observation médicale comme un processus cyclique de conjectures et de réfutations de nature non expérimentale ». Le chercheur conclut : « la médecine est avant tout un récit historique, synthétisant la capacité d'écoute, l'habileté d'observation et la reconnaissance lucide de ses erreurs ».

- 14 Prêter attention à la qualité des preuves permettrait non seulement de rendre le récit historique plus convaincant, mais aussi d'atteindre un autre objectif. Je fais ici principalement référence au contexte scientifique russe. Dans mon domaine disciplinaire – l'histoire intellectuelle et l'histoire de la pensée politique – la majorité des études (je dirais même 90 %) ont un caractère purement descriptif. Cela signifie que les chercheurs essaient moins de répondre à une question scientifique claire et précise ou de combler une lacune historiographique existante que de créer une image cohérente de la pensée d'un philosophe politique et des actions d'un intellectuel. La lecture de ces contributions représente toujours un grand effort, car on ne sait souvent pas très bien quel est leur objectif scientifique. La microhistoire dispose d'un excellent outil d'analyse qui évite l'extension de la méthode descriptive et invite les chercheurs à émettre des hypothèses audacieuses et à tenter de les vérifier rigoureusement sans craindre de se tromper. Dans cette perspective, la traduction des œuvres de Ginzburg est essentielle et pourrait aider les chercheurs à mieux définir leurs objets de recherche et leurs instruments analytiques. Il est vraiment difficile d'établir un pronostic pour l'avenir parce qu'en ce moment en Russie les sciences humaines font l'objet d'une saturation idéologique souvent très agressive. Mais, malgré tout, dans le contexte actuel, la présence des traductions russes des livres de Ginzburg dans les librairies peut avoir des conséquences positives pour les sciences humaines.
- 15 L'un des problèmes méthodologiques les plus compliqués associé à la méthode microhistorique est la généralisation, c'est-à-dire le passage du niveau d'un cas particulier ou d'un groupe de cas à des conclusions plus globales sur des phénomènes dépassant le contexte historique spécifique initial. La solution de ce problème a fait couler beaucoup d'encre, y compris chez les chercheurs français (voir, par exemple, le recueil *Penser par cas* édité par Jacques Revel et Jean-Claude Passeron ou un autre recueil *Les jeux d'échelle* sous la direction de Jacques Revel). Dans mes propres recherches, j'ai été confronté à un problème similaire. Au cours des 15 dernières années, j'ai rassemblé des documents sur l'histoire de ce que l'on appelle « l'affaire Chaadaev ». Il y a un an, j'ai publié une monographie en russe portant le titre : *L'affaire Chaadaev. L'idéologie, la rhétorique et le pouvoir en Russie sous Nicolas I^{er}* (donc dans la première moitié

du XIX^e siècle), consacrée à l'un des moments cruciaux de l'histoire intellectuelle russe, la publication en 1836 de l'article intitulé la première « Lettre philosophique » écrit par Petr Chaadaev en français puis traduit en russe, et le scandale qui a éclaté peu après. Dans cet article, Chaadaev, un noble moscovite, déclare que la Russie n'a ni passé ni avenir et qu'elle est destinée à rester à jamais inférieure à l'Occident. L'extrême scepticisme de Chaadaev était lié à son interprétation de l'histoire du christianisme : il était convaincu que la seule église chrétienne à être restée fidèle à l'ancienne tradition religieuse était l'église catholique. L'orthodoxie et le protestantisme, en revanche étaient, selon lui, des mouvements schismatiques et ne pouvaient donc pas être considérés comme les héritiers légitimes de l'Église chrétienne primitive de Saint-Pierre. De là seraient nés tous les problèmes des Russes, et en premier lieu le fossé tragique et infranchissable entre la Russie et l'Occident. Chaadaev a également nié l'existence du caractère national russe et a écrit que la Russie, dépourvue de tradition historique, n'apportait aucune contribution à l'humanité. Je citerai un exemple de son raisonnement dans la version originale de son texte :

« Nous autres, venus au monde comme des enfants illégitimes, sans héritage, sans lien avec les hommes qui nous ont précédés sur la terre, nous n'avons rien dans nos cœurs des enseignements antérieurs à notre propre existence. [...] Ce qui est habitude, instinct, chez les autres peuples, il faut que nous le fassions entrer dans nos têtes à coups de marteau. Nos souvenirs ne datent pas au-delà de la journée d'hier ; nous sommes, pour ainsi dire, étrangers à nous-mêmes. Nous marchons si singulièrement dans le temps qu'à mesure que nous avançons la veille nous échappe sans retour. C'est une conséquence naturelle d'une culture toute d'importation et d'imitation. Il n'y a point chez nous de développement intime, de progrès naturel [...] Nous grandissons, mais nous ne mûrissons pas ; nous avançons, mais dans la ligne oblique, c'est-à-dire dans celle qui ne conduit pas au but. Nous sommes comme des enfants que l'on n'a pas fait réfléchir sur eux-mêmes ; devenus hommes, ils n'ont rien de propre ; tout leur savoir est sur la surface de leur être, toute leur âme est hors d'eux. Voilà précisément notre cas. ».

Teleskop, dans laquelle la lettre a été publiée, l'exil de son rédacteur en chef dans une lointaine ville du Nord, et le relèvement de toutes les fonctions du censeur de la revue qui était en même temps le recteur de l'université impériale de Moscou. Chaadaev, qui critique sévèrement les fondements de la doctrine impériale « orthodoxie, autocratie, nationalité », est officiellement déclaré fou et brièvement soumis à des contrôles médicaux. La publication de la première « Lettre philosophique » et la répression qui s'en est suivie sont généralement analysées dans le cadre traditionnel de l'histoire des idées et de l'histoire des doctrines politiques qui ne me satisfont pas du tout.

- 17 Comme je l'ai déjà mentionné, j'ai rassemblé un grand nombre de documents d'archives sur l'histoire de la publication et de la réception de la première « Lettre philosophique » et j'ai pu en reconstituer le contexte, le déroulement et les conséquences. Cependant, cela ne me semblait pas suffisant pour une monographie. Bien sûr, un livre sur l'aspect factuel de l'épisode central de l'histoire politique russe a également le droit d'exister, mais dans ce cas, les explications que je proposais ne concernaient qu'une période très limitée dans le temps. Cependant, en suivant la méthode microhistorique, je me suis rendu compte que ce cas, même s'il est très célèbre, devrait nous apprendre quelque chose sur des phénomènes plus vastes. Mais dans quel domaine ? Comment pourrait-on conceptualiser cet épisode ? Comment résoudre le problème de la généralisation ? Et c'est là que mon expérience de traducteur de Ginzburg m'a aidé.
- 18 Les deux premiers livres que j'ai traduits sont *Enquête sur Piero della Francesca* et *Le juge et l'historien*. J'ai choisi de les traduire moi-même, parce qu'ils me semblaient très intéressants. Mais en fait il s'agit de deux monographies extrêmement différentes. L'une raconte l'histoire des peintures et des commanditaires de Piero della Francesca, et concerne donc des événements du XV^e siècle. La seconde est consacrée aux détails d'un procès qui s'est déroulé en Italie en 1990, lorsque Adriano Sofri a été condamné à de nombreuses années de prison sous prétexte d'avoir participé à la préparation d'un acte terroriste. Parmi toutes les études de Ginzburg, il n'y a peut-être pas de livres plus opposés en termes de corpus. Il y a cependant quelque chose qui unit ces livres. Tout d'abord, ils traitent tous deux du problème de la preuve que j'ai mentionné plus haut. Mais ce n'est

pas tout. Dans ces deux livres, peut-être plus que dans n'importe quel autre, Ginzburg s'occupe des matières éloignées de l'histoire et de la philologie. Je rappelle que dans le cas d'*Enquête sur Piero della Francesca*, l'auteur a "envahi" le territoire de l'histoire de l'art, offrant des solutions alternatives aux pratiques acceptées par cette discipline. *Le juge et l'historien*, quant à lui, s'intéresse largement aux subtilités juridiques et à leur interprétation. Ginzburg est convaincu que l'accusation n'a jamais réussi à prouver la culpabilité de Sofri, alors qu'il a été condamné par le tribunal. Les deux livres sont des "incursions" particulières dans d'autres disciplines, visant à perfectionner les outils analytiques des sciences humaines.

- 19 Il s'ensuit que la tâche particulière du traducteur consiste dans ce cas à maîtriser toute une strate de vocabulaire appartenant à un domaine qui m'est "étranger", c'est-à-dire à l'histoire de l'art et la jurisprudence. Bien sûr, chacune des traductions a été rédigée par un curateur scientifique, par deux spécialistes des domaines de connaissance susmentionnés, mais cela n'annulait pas ma propre tâche. Ainsi, en travaillant sur les traductions, je me suis plongé dans l'apprentissage de la terminologie associée aux objets d'étude spécifiques des deux disciplines avec lesquelles je n'avais moi-même que très peu de liens, même si elles suscitaient vivement mon intérêt. Cette expérience m'a permis de me familiariser avec l'histoire de l'art et la science juridique (bien qu'à un niveau amateur). Le cours même des arguments de Ginzburg a encouragé chez moi l'idée de franchir les frontières disciplinaires traditionnelles, tout comme la série "Microhistoires" de Einaudi était devenue une sorte de laboratoire où l'approche microhistorique était appliquée à différentes disciplines.
- 20 C'est à ce moment-là, pendant la traduction des livres de microhistoire, qu'il m'est venu à l'esprit d'examiner l'affaire Chaadaev différemment. J'ai essayé d'utiliser le matériel de l'histoire de 1836 comme un prisme à travers lequel je pouvais voir des phénomènes plus larges qui n'étaient pas directement liés à l'histoire de la pensée politique et à l'histoire des idées. Cette situation m'a permis, d'une part, d'analyser en détail l'épisode clé de l'histoire intellectuelle russe, de voir comment les événements se sont déroulés au niveau micro et, d'autre part, d'utiliser le procès contre l'éditeur et l'auteur de la première « Lettre philosophique » comme un prisme par lequel

discerner la logique interne de phénomènes plus globaux. En conséquence, chaque chapitre de mon livre est construit autour d'une des quatre disciplines :

- l'histoire du système gouvernemental et judiciaire, c'est-à-dire le mécanisme de prise de décisions au niveau gouvernemental, la cour impériale et ses liens avec la sphère bureaucratique, la formation des pratiques d'application de la loi ;
- l'histoire de la sphère publique, c'est-à-dire la cristallisation de la structure de la sphère publique et l'évolution de la société civile, les mécanismes de répression politique contre la liberté de parole ;
- l'histoire des langages politiques, c'est-à-dire la cristallisation des langages politiques en Russie, les controverses idéologiques et les débats politiques sous Nicolas I^{er} (période où se forme l'idéologie officielle du nationalisme impérial), en particulier le catholicisme russe dans la première moitié du XIX^e siècle ;
- l'histoire et la sociologie de la vie intellectuelle, c'est-à-dire les trajectoires sociales des hommes de lettres, l'influence de la vie privée des philosophes sur leurs stratégies professionnelles.

21 En somme, grâce à mon expérience de traducteur, je pense que j'ai pu porter un regard inédit et nouveau sur l'histoire de l'affaire Chaadaev.

22 Il en découle une conclusion apparemment paradoxale. Traditionnellement, on considère qu'un traducteur doit travailler avec des textes relevant de sa compétence professionnelle. En d'autres termes, un historien doit traduire des ouvrages historiographiques, un spécialiste de l'histoire de l'art des ouvrages d'histoire de l'art et un philologue des ouvrages philologiques. Dans l'ensemble, cette répartition des tâches est logique et se justifie absolument. En même temps, mon expérience personnelle suggère une autre voie : un traducteur, qui est en même temps engagé dans sa propre recherche scientifique, peut parfois prendre en charge des textes qui sont quelque peu éloignés de sa propre discipline, pour traduire le "lointain" plutôt que le "proche". Bien sûr, il s'agit d'une tâche plus difficile, mais, comme le montre mon expérience, elle n'est pas impossible. Les avantages d'une telle stratégie sont clairs : la maîtrise de nouvelles couches lexicales et celle de la logique même des autres sciences aide l'historien à trouver des solutions à ses propres problèmes, des solutions qui ne sont pas évidentes et qui ne

proviennent pas toujours de son domaine scientifique. Ainsi, la traduction peut inspirer à l'historien des transferts méthodologiques qu'il n'envisageait pas au début de ses propres recherches.

NOTES

- 1 <https://gorky.media/context/pamyati-marka-grinberga/>
- 2 Giovanni LEVI, « Microhistoria e Historia Global », *Historia Crítica*, 69, 2018, p. 21-35.
- 3 <https://snob.ru/selected/entry/93932/>.
- 4 « The self-fulfilling prophecy is a false definition of the situation evoking a new behaviour which makes the originally false conception come true » dans R.K. MERTON « The Self-fulfilling Prophecy », *The Antioch Review*, vol. 8, n.2, 1948, p. 195.
- 5 William Isaac THOMAS et Dorothy Swayne THOMAS, *The Child in America*, New York, Alfred A. Knopf, 1938, p. 571-572, ma traduction.
- 6 Ernest RENAN, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, conférence donnée en Sorbonne, le 11 mars 1882, éd. du texte et présentation par Maya Boutaghou, Paris, 2020, p. 31-32.
- 7 Paolo VINEIS, « La prova in medicina », *Quaderni storici. Nuova serie*, vol. 29, n. 85, avril 1994, p. 75-90.

ABSTRACTS

Français

Cette contribution évoque l'expérience personnelle de l'auteur, à la fois historien de la pensée politique russe et européenne du XIX^e siècle, et traducteur, de l'italien vers le russe, d'ouvrages de microhistoire, notamment ceux de Carlo Ginzburg. Ces traductions permettent d'abord de mettre à la disposition du public russe des œuvres de microhistoire qui suscitent un réel intérêt, à l'heure où les sciences humaines et sociales sont soumises à maintes manipulations idéologiques. Le succès de la microhistoire, en Russie comme dans d'autres pays périphériques, repose en effet sur son potentiel critique, sa capacité à pratiquer une critique philologique des sources, et sur sa valorisation de la notion de preuve. Cette méthodologie lui confère une dimension politique, en fait une arme possible contre la propagation des *fake news*. L'auteur évoque enfin la façon dont la

traduction d'œuvres de la microhistoire lui a permis d'élargir le champ de ses propres investigations historiques. En mobilisant cette méthodologie, il devient en effet possible à l'historien de monter en généralité, grâce à la familiarité acquise par ailleurs par l'exercice de traduction sur des domaines qui lui étaient jusqu'alors étrangers, et grâce à la maîtrise de nouveaux champs lexicaux, et d'articuler dès lors un cas spécifique par lui étudié à des phénomènes plus globaux, parfois éloignés de son propre champ de compétence.

English

This contribution draws on the author's particular experience as a historian of nineteenth-century Russian and European political thought, and as a translator from Italian into Russian of works in the field of microhistory, in particular those by Carlo Ginzburg. First, these translations make it possible to make available to the Russian public works of microhistory that are of real interest at a time when the human and social sciences are subject to a great deal of ideological manipulation. The success of microhistory, in Russia as in other peripheral countries, is based on its critical potential, its ability to apply philological criticism to sources, and its emphasis on the notion of evidence. This methodology gives it a political dimension, making it a possible weapon against the spread of fake news. Finally, the author discusses how translating works of microhistory has enabled him to broaden the scope of his own historical investigations. By using this methodology, the historian is able to move up the scale of generality, thanks to the familiarity acquired through the translation exercise in fields hitherto unknown to him, and thanks to the mastery of new lexical fields, and to link a specific case studied by him to more global phenomena, sometimes far removed from his own field of expertise.

INDEX

Mots-clés

microhistoire, traduction, Carlo Ginzburg, Russie, méthodologie, preuve, 'affaire Chaadaev'.

Keywords

microhistory, translation, Carlo Ginzburg, Russia, methodology, evidence, 'Chaadaev case'.

AUTHOR

Mikhail Velizhev

20 ans de labo en quelques mots

A

ACCOMPAGNEMENT À LA RECHERCHE

Christine Chadier, Veronique Grandjean, Mathilde Girard, Sandrine Mounoussamy, Laurent Porret and Claire Veyrunes

TEXT



L'accompagnement à la recherche : le couteau suisse du laboratoire

Crédits : Coutellerie Brossard, Passage de l'Argue, Lyon 2^e, Photographie Christine Chadier, 23/09/2023, CC-BY-NC-SA

- 1 Lors de l'exposition « les métiers d'accompagnement à la Recherche », présentée pendant le congrès de l'Institut des Amériques qui a eu lieu à Lyon en juin 2023, le pôle soutien à la Recherche du laboratoire a présenté 4 posters pour illustrer certains de leurs métiers et l'imbrication avec les missions de la recherche. Nous avons choisi de présenter alors trois métiers (communication,

édition, gestion) c'était un choix arbitraire : d'autres métiers comme ceux de l'axe numérique ou de la documentation auraient pu être présentés.

- 2 Ce travail nous a permis de mettre en lumière des compétences qui habituellement restent dans l'ombre et pourtant sans elles les recherches n'aboutiraient pas ou resteraient confidentielles. C'est pourquoi nous souhaitons également revenir dans ce numéro spécial 20 ans des Carnets sur le rôle de l'accompagnement à la recherche.
- 3 L'accompagnement à la recherche s'adresse à l'ensemble des membres du laboratoire, chercheurs et chercheuses, enseignants-chercheurs et enseignantes-chercheuses, doctorants et doctorantes ainsi que toutes et tous les associé.e.s du laboratoire. En septembre 2023, les métiers de l'accompagnement à la recherche représentent 8,5 équivalents temps plein en personnel titulaire et 3 CDD, dont 2,5 équivalents temps plein en gestion et administration pour les 334 membres permanents et non-permanents que compte le LARHRA. Ces métiers d'accompagnement sont au cœur de la recherche, pourtant, cela équivaut à un ratio de 1 pour 29, soit 3,44 % des membres (sachant que le taux préconisé par la direction générale déléguée aux ressources du CNRS lors de l'assemblée générale du 29 novembre 2022, est de 8 à 12 %...).
- 4 Les membres du pôle soutien à la recherche interviennent à toutes les étapes d'un projet et avant même que ce projet n'existe que ce soit à travers la veille sur les appels d'offres, sur le cadre légal ou sur les évolutions technologiques, etc.
- 5 Qu'il s'agisse de monter un projet complexe ou simplement partir en mission rien ne se fait sans l'intervention des gestionnaires (ou malheureusement, dans le cadre de l'actuelle pénurie de postes, d'un 0,49 Equivalant Temps Plein de personnel statutaire pour cinq tutelles), et 2 CDD dont l'un financé sur nos ressources propres qui s'amenuissent.
- 6 De la même façon, à une époque où le faire savoir devient presque aussi primordial que le savoir-faire, la diffusion et la mise en valeur du travail du chercheur sont essentielles et le rôle des métiers de la communication est devenu incontournable.

